VIEILLE BRANCHE - ÉPISODE 49

Henriette Walter

"Ils croient que l'orthographe, c'est la langue, alors que c'est pas vrai, l'orthographe, ça n'est rien, c'est un habit que l'on met sur la langue."

Pour cet épisode de vieille branche, on est allé chez Henriette Walter, 91 ans, bon pied bon œil, dans un appartement rempli à ras bord de livres. Toutes les formes de dictionnaires que vous pouvez imaginer décoraient les murs du sol au plafond et au milieu trônait un bureau plein de livres ouverts. Henriette Walter, linguiste, est encore en pleine recherche de mots qui l'emmèneront ailleurs. Plus j'interview vieilles branches, plus je persuadée que la clé de la jeunesse éternelle se niche dans une curiosité toujours allumée et une soif d'apprendre intacte. Henriette Walter en est un nouvel exemple.

INTRO

Marie: Bonjour, vous écoutez Vieille Branche. Pendant une heure, je vous emmène chez un homme ou une femme dont les souvenirs racontent notre histoire.

Récolter ces paroles aujourd'hui, c'est aussi précieux qu'absolument nécessaire. Parce que depuis quatre ou cinq ans, chaque année qui passe rend cette citation d'Antoine Gramsci plus limpide, parfaitement adapté à la drôle d'époque qu'on vit. Le Vieux Monde se meurt, le Nouveau Monde tarde à apparaître et dans ce clair obscur surgissent les monstres. Et pour les terrasser, ces monstres, ou au moins les tenir à distance, voire même les apprivoiser, écouter les mots de nos vieilles branches qui forment ensemble notre mémoire collective c'est un véritable bouclier. Nous allons discuter sans tabou, mais avec bienveillance, de leur vie, de l'amour, de la mort, de ce monde qu'ils ont connu et qui naît presque de leurs souvenirs d'enfant, de leur adolescence, de leurs amis, de leur passion pour l'art, la musique, les mots, la politique, du regard qu'ils portent sur l'époque, sur les jeunes, sur les combats qui se préparent. Parce que la beauté de l'âge, c'est qu'ils libèrent la parole. Et c'est ça que vous entendez dans des branches. Je suis Marie Misset et aujourd'hui, je suis dans le temple des dictionnaires. dans le bureau de d'Henriette Walter.

Marie: Bonjour Henriette Walter, merci beaucoup de m'accueillir chez vous, on est dans une pièce remplie de dictionnaires, on est chez vous, ça nous oriente un petit peu sur ce qu'a été votre, c'qui est encore, bien évidemment, votre vie Henriette. Vous êtes linguiste, vous êtes une linguiste reconnue dans le monde entier. Professeur honoraire, encore?

Henriette: Oui, bien sûr

Marie: de l'Université de Haute Bretagne. Ancienne directrice du laboratoire de phonologie EPHE.

Henriette: L'École pratique des hautes études

Marie: à Paris

Henriette: de la Sorbonne, voilà

Marie: présidente de la Société internationale de linguistique fonctionnelle. Vous êtes aussi une vulgarisatrice hors pair. Si les gens vous connaissent, c'est parce qu'ils ont lu quelques uns de vos différents livres. Alors, il y a La majestueuse histoire du nom des arbres, La mystérieuse histoire du nom des oiseaux, Le français dans tous les sens, La fabuleuse histoire des noms de poissons. Il y a aussi Les petits plats dans les grands qui vient de sortir.

Henriette: qui vient de sortir

Marie: Alors, ça aurait dû sortir la veille du confinement. Finalement, c'est sorti en juin, je crois

Henriette: il est sorti en mai

Marie: Ouais, ça nous raconte l'histoire des mots qu'on trouve dans sa cuisine, en cuisine, dans une cuisine, en cuisinant pardon. L'idée de Roland Barthes de considérer chaque mot comme un vaisseau, elle a vraiment du sens quand on vous écoute, quand on vous lit. Un vaisseau qui permet de voyager à la fois dans le temps, dans l'espace. La langue avec vous, c'est un territoire infini, passionnant, poétique, politique. Vous en avez fait votre terrain de jeu. Mais alors, avant de

commencer à voyager, à prendre un mot vaisseau qui nous emmènera je ne sais pas où, parce que ça peut aller partout.

Henriette: on va voir.

Marie: Je voulais vous demander comment est-ce que vous aviez vécu ces derniers mois quand même?

Henriette: alors ces derniers mois, ça a été un petit peu un petit peu embêtant pour moi parce que j'ai bien sûr le confinement, ça ne m'a pas gêné du tout parce que j'ai l'habitude de rester entre mes livres et que je me suis très bien occupée avec tout ce que tout

Marie: avec tout ce qu'il y a dans votre tête

Henriette: dans tout ce que j'ai à apprendre encore, parce qu'il faut toujours apprendre tous les jours. Ça n'était pas grave pour moi. La seule chose, c'est que j'ai eu un ennui à l'œil et que j'ai été obligée d'aller à l'hôpital Rothschild tous les deux jours.

Marie: ah oui, ah ouais, ça ça doit être un peu pénible

Henriette: Oui, voilà.

Marie: en tout cas on peut retenir pour les gens, s'ils sont un jour reconfinés, qu' apprendre quelque chose, se lancer dans l'apprentissage

Henriette: il faut apprendre.

Marie: ça sort du confinement.

Henriette: Moi, je n'ai pas appris une nouvelle langue. Je n'ai pas pu. Je n'ai pas eu la possibilité, mais j'ai pu travailler sur d'autres sujets que, voilà, sur d'autres sujets.

Marie: Il y a des mots du confinement qui vous ont un peu secoués l'oreille? Je pense à présentiel ou distantiel,

Henriette: alors je vais vous dire, le présentiel, je le connaissais bien

Marie: ah oui?

Henriette: parce que dans le milieu des enseignants, c'est un mot qu'ils emploient tout le temps. Non mais déjà, le mot confinement, écoutez le confinement. Et puis, vous savez qu'il y a des gens qui disent oui, mais attention, le déconfinement, le mot déconfinement, ça n'existe parce qu'il n'est pas dans le dictionnaire

Marie: ah oui alors ça on va y revenir

Henriette:. Alors ce n'est pas parce que ce n'est pas dans le dictionnaire, que ça n'existe pas. Allons.

Marie: Allons

Heriette: discutons

Marie: on va en parler, alors on va commencer par le début. Maintenant, qu'on a un petit peu évoqué ces derniers mois. Quand est-ce que vous vous situez? Quels sont vos premiers souvenirs? Le début de votre vie? Henriette: ah de ma vie?!

Marie: ouais

Henriette: Oh! J'ai été toute petite. J'étais toute petite. Je vivais en Tunisie, à Sfax, dans une petite ville du sud de la Tunisie. Toute petite, toute petite, peut être l'école maternelle italienne où j'allais. Je devais avoir 3 ans, quelque chose comme ça. On avait un uniforme blanc et, à trois ans et on avait un petit petit ruban jaune. Et c'est un souvenir que j'ai comme ça

Marie: très fort

Henriette: très fort, très fort avec ça. Voilà beaucoup plus que les gens qui ont vécu comme ça en Afrique du Nord ont souvent des souvenirs d'odeurs ou de choses comme ça. Moi, pas tellement, non.

Marie: Non, c'est cet uniforme de la maternelle de

Henriette: cette école italienne où j'allais, où j'allais, où et où j'ai grandi et où j'ai appris.

Marie: Vous avez grandi en italien.

Henriette: J'ai grandi en italien, si j'ose dire.

Marie: J'ai osé le dire

Henriette: oui tout à fait, mais en fait, j'ai grandi en italien, c'est à dire que j'ai, après l'école maternelle il y a eu la primaire et je suis allée à l'école italienne jusqu'à l'âge de 9 ans et donc j'ai appris à lire et à écrire, d'abord en italien Marie: Ensuite vous êtes passée

Henriette: Ensuite, je suis passée à l'école française.

Marie: Vous étiez excellente en orthographe, parce qu'au moins en italien, on prononce tout ce qu'on lit

Henriette: Voilà, exactement!

Marie: La légende raconte que vos oreilles raconte, résonnaient du grec, de l'arabe, du maltais dans les rues de Sfax.

Henriette: tout à fait, tout à fait. C'est vrai. J'ai même eu une amie grecque qui m'avait appris quelques mots en grec à ce moment là, j'étais toute jeune hein.

Marie: Vous saviez, vous vous souvenez d'avoir eu déjà un peu une curiosité pour les langues étrangères?

Henriette: C'était pas...C'était très inconscient hein, c'était pas. Ce n'était pas voulu. C'était comme ça. Bon, il y avait toutes ces langues qui étaient autour de nous. On mélangeait un petit peu les langues hein, même à la maison, on avait de temps en temps, on mettait un petit mot italien un petit mot...

Marie: oui, il y avait pas de rigidité dans la pratique de la langue.

Henriette: Mes parents, qui savaient aussi l'arabe, moi, je n'ai jamais appris l'arabe malheureusement, j'étais une fille vous voyez. Marie: ah les filles n'apprenaient pas l'arabe?

Henriette: non

Marie: Et pourquoi?

Henriette: les petites Tunisiennes, les filles ne venaient pas à l'école française, donc je n'ai pas pu parler tandis que mon frère, qui était un garçon, les garçons tunisiens venaient à l'école française. Et mon beau frère a appris l'arabe.

Marie: Et vous parlez arabe aujourd'hui?

Henriette: Non, j'ai fait un livre avec Bassam. Baraqués, c'était très curieux. Cette histoire de Bassam Baraké. C'était très curieux cette histoire de Bassam Baraké. Un jour, il vient, c'était un ami d'ami. Il vient me voir et il me dit voilà, madame, je voudrais faire un livre avec vous. Non, oui, je voudrais faire un livre avec vous sur l'arabe. Je lui dis mais attendez, je sais pas l'arabe. Il dit ça ne fait rien, mais moi, je le sais, bon.

Marie: ça suffisait?

Henriette: j'ai dit mais vous savez, je crains de ne pas pouvoir y aller. Et puis on a commencé et ça a très bien marché. C'était, ce qui était très curieux, c'est que ça m'a appris une chose, c'est que je croyais ne pas savoir du tout l'arabe

Marie: alors qu'en fait, y a avait quelques que

Henriette; alors qu'en fait je savais t un peu plus que je ne pensais qu'avec lui. J'ai eu. J'ai eu l'occasion de dire ah oui, tel mot là, ah bah, en français, en arabe, ça se dit comme ça. Alors de temps en temps, il me disait oui, Puis de temps en temps, disait non, non, non, non, non, ça ne se dit pas comme ça. Pas au Liban en tout cas. parce que lui il était

Marie: il était libanais

henriette: Il était de Beyrouth, de Tripoli, de Tripoli, Tripoli, du Liban et je, il me disait oui oui, peut être en Tunisie, mais pas chez nous.

Marie: Il a comme déverrouillé quelque chose qui était là?

Henriette: Absolument

Marie: Et c'est un univers, votre enfance, où les langues n'étaient pas hiérarchisées? Il n'y avait pas de

Henriette: ah non tout ça tout se, ça se mélangeait tranquillement, gentiment. On était pas, on était bon. On avait quand même à la maison. On parlait français, toujours. Mais si mon grand-père paternel était là, on parlait italien. Parce que bon, c'est du côté de mon père qu'il y l'Italien disons, voilà.

Marie: Et vos origines juives, elles sont du côté de votre père et de votre mère?

Henriette: Les deux, les deux.

Marie: Parce que vous êtes née Saâda?

Henriette: Je suis née Saâda, exactement.

Marie: Et vous aviez 15 ans à 15 16 ans à la fin janvier, à la fin de la guerre?

henriette: J'avais oui, c'est ça.

Marie: Est ce que c'est quelque chose que vous avez vécu un peu la guerre depuis la Tunisie ou?

Henriette: ah formidablement

Marie: formidablement

Henriette: Nous avons été, nous avons été...étant donné qu'on est, on a été, euh, enfin, un allemand venait de temps en temps pendant la guerre, venait, nous avons changé six fois de maison, parce que, on nous mettait dehors et, l'Allemand venait, disait vous avez deux heures pour partir. Et puis, il faut nous donner des couverts, des tasses, des assiettes, des trucs comme ça.

Marie: Donc de vos 10 à vos 15 ans vous avez dû changer de maison en deux heures?

Henriette: voilà, donc on a été obligé de changer heureusement ma famille était une famille, comme je dirais.... Honorable en Tunisie enfin on était des...

Marie: des notables

Henriette: Il y a un terme qui me revient pas. Pas des personnalités, mais des...

Marie: des notables ou...

Henriette: des notables voilà, des notables. Mon grand père et mon père étaient otages. Étaient

otages des Allemands. C'est à dire qu'il était obligé toutes les semaines, non pardon tous les jours, de se rendre à la Kommandantur. Car si quelque chose de mal se passait chez les Juifs dans la communauté juive, ils étaient. C'était lui, c'étaient eux qu'on prenait.

Marie: d'accord ils étaient otages pour toute la communauté.

Henriette: voilà, bon.

Marie: Mais ce n'est pas une communauté qui a...

Henriette: Attendez, ça leur a, attendez je vais vous dire parce que c'est incroyable, ça leur a sauvé la vie d'être otages. Vous savez pourquoi ? Un jour, il y a eu un bombardement. Et mon grand-père et mon père étaient à la Kommandantur et non pas au bureau. Quand ils sont rentrés au bureau, le bureau était sous les bombes, avait été bombardé et les employés ont été tous tués, sauf mon père. C'est incroyable, mais, c'est, voilà.

Marie: Et ça veut dire que la communauté juive de Sfax était visée, mais sans être déportée?

Henriette: Non. ah non. C'est à dire que personne n'a été déporté de Tunisie, ni à Sfax

Marie: ni ailleurs.

Henriette: Ni à Tunis. C'était, on était à la limite au moment où il y a eu la libération, il était question de déportation. Marie: C'est une époque où vous êtes plongée beaucoup dans les livres, est-ce que vous viviez un peu dans la peur du coup?

henriette: Moi, j'étais dans, moi, j'étais, je n'ai jamais eu de très, très peur des bombardements. J'avais une sœur qui qui avait été, qui était très qui, qui, qui en avait très, très peur. Moi, non. Moi, j'étais un petit peu dans mon, dans mon monde, hein. J'étais étant donné que j'étais très myope. Je ne voyais pas les choses autour de moi et donc je rentrais en moi-même. Je jouais du piano, j'avais. Oui, j'avais des livres qui me, m'aidaient à vivre les choses. Voilà.

Marie: c'était finalement vous vous réfugiez presque dans votre myopie.

Henriette: Un peu, un peu, mais ce n'était pas une...

Marie: pas conscient

Henriette: C'était pas conscient. J'étais jeune hein. J'étais inconsciente, complètement,

Marie: mais ça m'a étonné, ce... ce que vous me dites à propos de la myopie, que c'est comme ça que vous avez développé beaucoup votre ouïe.

henriette: mon oreille oui

Marie: c'est comme ça que vous avez une oreille assez formidable.

Henriette: ah oui, enfin malheureusement plus maintenant. Attention, attention. Maintenant, l'âge.

Marie: vous le sentez?

Henriette: La vieillesse. J'avais une cousine de

mon père qui disait (phrase en italien)

Marie: La vieille maudite?

Henriette: vieilles maudite

Marie: Maudite soit la vieillesse

Henriette: Moi, j'ai maintenant des aides

auditives.

Marie: Maudite soit la vieillesse

Henriette:, maudite vieillesse. Voilà, donc, voilà

Marie: ce sur quoi je voulais revenir. C'est que vous disiez en tout cas j'ai lu quelque part que vous aviez honte...en tout cas que vous n'en parlez pas, vous ne disiez pas que vous voyez rien.

Henriette: J'ai mis longtemps à le dire. J'ai attendu d'être... Je sais pas quel âge j'avais, mais je crois que j'étais en seconde. Quand j'ai dit que, que je voyais rien au tableau. Je voyais rien au tableau, mais j'entendais très bien et donc je... J'étais très bonne, j'étais très bonne, donc les professeurs se sont pas rendu compte.

Marie: Et vos parents non plus et personne

Henriette: Personne ne s'en est rendu compte. Et puis, lorsqu'on a vu où j'avais déjà au moins 6, 6 de myopie. Mais après ça. Après, ça a augmenté.

Marie: C'est énorme!

Henriette: après ça a augmenté, je suis arrivée à 24 moi.

Marie: ça n'existe pas je n'ai jamais entendu ce nombre!

Henriette: mais vous ne pouvez pas savoir. Vous ne pouvez pas savoir. C'était c'était. Même quand... j'ai été la première à...attendez, attendez, j'avais des lunettes. J'avais des lunettes tellement épaisses que c'était des verres épouvantables. Bon, c'était très, très, très gros. Maintenant, on fait des choses beaucoup mieux. Mais j'ai eu la chance de, d'avoir un jour un, une ophtalms qui a dit à mon père écoutez, votre fille a une telle myopie, vous devriez lui faire un cadeau, non pas un cadeau d'un bijou, mais de quelque chose de très nouveau qui vient de naître. Et c'était à l'époque les premiers verres scléraux. C'était pas les. Ce n'était pas les petites lentilles que l'on connaît, ni les durs ni les molles. Moi, j'ai tout connu. J'ai connu les gros, les très, très gros. On mettait tout l'oeil. Ça prenait tout l'oeil.

Marie: Ce n'était pas très désagréable?

Henriette: C'était épouvantable. J'ai mis un an à m'habituer.

Marie: Et alors, est ce que parfois, c'est pas plus joli, la vie en flou que la vie en net?

Henriette: Non, j'ai été très contente de voir la vie en net. Non le flou ça me dit rien. Marie: parfois, les gens sont plus beaux, dans le flou.

Henriette: Oui, oui, c'est vrai. Non, c'est vrai que oui, mais non. Non, j'ai été très contente de voir clair.

Marie: Et alors, votre vos parents, quand vous leur avez dit que vous vouliez partir faire des études

Henriette: Il n'ont pas voulu

Marie: Ouais, ils ne voulaient pas? des Poverello? C'était parce que j'ai lu, fin voilà, ils voulaient pas.

Henriette: ah non, ils ne voulaient pas

Marie: Parce que vous étiez une fille?

Henriette: une fille de, de, une fille de nos familles ne travaille pas et ne fait pas d'études. Et surtout Paris. Paris, c'est la ville de perdition, donc non, non.

Marie: Mais alors, comment vous avez fait?

Henriette: Alors comment j'ai fait. Mes parents m'ont envoyée à Tunis parce que Tunis, la capitale, c'est là où on peut faire, voilà. Et l'idée était que, que j'aille, que je sois présentable, disons. Et que j'aille dans les bals

Marie: rencontrer un homme

Henriette: que je trouve un mar. Bien sûr, c'était ça l'idée, mais moi, je ne sais pas. J'ai eu l'idée lorsque j'étais à Tunis. J'étais j'habitais chez des cousins de mon père et j'ai appris qu'il y avait une chose nouvelle qui s'appelait propédeutique, propédeutique pour pouvoir entrer à l'université. Et je me suis dit je vais m'inscrire. Je m'inscris! Avec la connivence de mon frère qui m'envoie les papiers parce qu'il fallait avoir des papiers d'identité à la mairie, etc. Et donc je m'inscris

Marie: votre frère était de votre côté quand même

Henriette: sans prévenir les parents

Marie: bien sûr

Henriette: et je ne les prévient que quand je suis reçue. Et quand je suis reçue, je me dis ça y est, je vais me faire engueuler, alors ça va être affreux. Eh bien, pas du tout à ce moment là. Ils ont été très contents,

Marie: très fiers

Henriette: très fiers, très contents. Formidable. Tu es formidable, tu es très intelligente, tu es très intelligent, tu es magnifique. Bravo, tu as eu une bonne idée. Après, il fallait partir, passer. Bon, après ça, je vous passe. Je vous passe les péripéties. Il fallait. Il fallait aller à Paris pour terminer pour euh. Pour terminer, j'avais commencé une licence d'anglais à l'écrit. J'avais passé l'écrit d'un premier certificat à l'époque, quand on avait 4, 4, 4 certificats. Et je dis bien je ne vais à Paris et ma mère, je vais à Paris passer l'examen, simplement passer l'examen. Ma mère est venue avec moi parce qu'elle m'a dit je ne peux pas te laisser toute seule

Marie: toute seule dans ce Paris de l'après guerre en plus, où les gens font la fête

Henriette: C'est pas possible, c'est pas possible. Et donc, elle s'est beaucoup ennuyée parce que moi, je, on arrivé quelque temps avant l'examen. J'allais tous les jours à la bibliothèque de la Sorbonne et je rentrais à 10 heures du soir quand la bibliothèque fermait et ma mère se morfondait à l'hôtel. Et ensuite, à la rentrée suivante, je dis bien, je repars et je pars plus avec toi.

Marie: je me suis trop ennuyée

Henriette: ça suffit, ça suffit. Simplement, il faut que tu sois dans un hôtel où on peut t'appeler par téléphone. Donc, on m'a mise dans un hôtel qui était près de la Sorbonne, justement, et où ils pouvaient m'appeler par téléphone parce que c'était très dangereux pour moi.

Marie: alors 20 ans à Paris, la liberté, c'était quoi votre sensation, votre sentiment en arrivant?

Henriette: Alors, ma liberté, c'était de deux choses différentes. Il n'y avait pas que la liberté, la liberté d'aller voir les expositions, d'aller au théâtre, d'aller aux concerts, d'aller suivre tous les cours que je voulais à la Sorbonne. J'allais partout. Je suivais des cours de philo, des cours de langage des enfants de tout, des tas de choses comme ça. Et puis, un plaisir énorme avec le climat de Paris où il pleuvait. Il pleuvait, c'était le plaisir, parce que

Marie: après avoir eu si chaud

Henriette: À Sfax, il pleut pas, il pleut, tous les cinq ans, tous les dix ans, un truc comme ça. Donc

moi, dès qu'il pleuvait, je sortais, je mettais un imperméable, je sortais et j'étais très contente d'avoir de la pluie sur le visage. C'était la joie, voilà

Marie: la pluie, la joie

Henriette: la pluie, c'était la joie et ça continue. Même maintenant, ça continue. Dès qu'il pleut, je dis tiens, si je pouvais sortir un peu, là

Marie: vous ne vous êtes pas du tout ennuyée de la pluie.

Henriette: C'était pas du tout le plaisir de mon mari, lui, au contraire il aimait la chaleur.

Marie: ah bah il venait pas de Sfax votre mari

Henriette: Une fois on est allé ensemble en Tunisie et je lui ai dit mais t'en fais pas, il pleuvra pas. Au moment de prendre les bagages, on était déjà mariés et on prend les bagages et il prenait des tas de trucs et des vêtements un peu chauds. Je lui dis mais t'en fais pas, il fait chaud, il fait chaud, il pleut jamais. Et là, il a plu de trois jours de suite.

Il m'a dit je te crois plus

Marie: mais ça a l'air d'avoir été facile quand même, toute cette persuasion de nouveaux parents?

Henriette: Oui, j'ai eu de la chance. J'ai eu de la chance. Finalement, ils ont accepté parce qu'il y avait derrière tout ça, il y avait beaucoup d'amour. Il n'y avait pas, ils n'étaient pas raides mes parents, simplement, ils pensaient qu'il valait

mieux. Alors, je vous dis pas la difficulté au moment de mon mariage.

Marie: C'est ce que j'allais vous demander

Henriette: ah bien sûr, bien sûr

Marie: parce que votre mari, Gérard Walter, n'était pas juif déjà.

Henriette: Gérard Walter, alors, mon, mon mari, mon père dit écoute finalement, finalement, Walter, c'est un nom allemand. Mais tu sais, il y a beaucoup de juifs qui sont Allemands. Il aurait pu être. Il aurait pu être

Marie: Il aurait pu, il aurait pu

Henriette:. Et finalement, bon ils ont accepté mon mari

Marie: et votre mari, vous l'avez rencontré où? sur les bancs de l'université?

Henriette: sur les marches, sur les marches de l'amphithéâtre d'anglais. Sur les marches.

Marie: C'est précis

Henriette: Vous savez il y avait un amphithéâtre avec 3, 5, 6 marches pour rentrer et donc c'était je venais de pas. Je devais passer un oral et je sors de. Je suis allé écouter ce qui se passait puisque c'était au, c'était public et je crevais de frousse. J'étais très, très timide, très timide à l'époque. Je vais écouter et en sortant, il y avait un jeune homme qui était assis sur les marches et qui me dit Mademoiselle, est ce que vous êtes passé avec

monsieur Rivoilan? Je lui ai dit non, mais je passe demain avec lui et je crève de frousse. Il me dit est ce que vous voulez savoir ce qu'il a, les questions qu'il a posées depuis trois jours parce que moi, je suis là depuis trois jours et je pose la question à tous les gens qui sortent et me donne. Il me dit vous voulez connaître toutes les questions? Là, je dis avec plaisir, il me dit asseyez vous à côté de moi. On est resté assis ensuite. Au bout d'un moment, on est partis, on est allé au jardin du Luxembourg, on est allé, on a continué à bavarder. Il y avait une troisième personne avec nous, mais je ne sais pas. Il a, elle a disparu.

Marie: Vous l'avez tous les deux oublié!

Henriette: On l'a largué. Je ne sais pas comment et voilà

Marie: La pauvre troisième personne, vous pourriez au moins vous souvenir de qui c'était!

Henriette: Voilà, donc, c'est comme ça que j'ai connu mon mari et il n'était pas encore. Il n'avait pas fini. Lui, il n'était pas encore agrégé. Il n'a passé l'agrégation qu'après notre mariage, il faisait son diplôme d'études supérieures et moi aussi. Donc, on a fait tous les deux notre diplôme d'études supérieures. Quand on est...on a continué à être des étudiants, quand on était, quand on s'est marié.

Marie: Et vous, de votre côté, vous avez été acceptée par sa famille

Henriette: pardon?

Marie: par sa famille

Henriette: alors sa famille c'était pas mieux.

Marie: ouais?

Henriette: Non, ce n'était pas mieux. C'était plutôt pire. J'ai mis, j'ai mis une dizaine d'années pour apprivoiser, amadouer ma belle mère. Ma belle-mère elle trouvait que j'avais trop de défauts. J'avais trop de défauts. Elle disait pourquoi il n'a pas épousé telle fille qui était catholique, parfaite, etc. J'étais juive. Mes parents étaient riches. J'avais fait des études.

Marie: Les parents riches, c'est pas bien ça?

Henriette: Ce n'était pas bien ça parce que ça faisait un peu gosse de riche. Vous voyez, ça fait un gosse de riche et ça faisait trois, trois défauts terribles. Alors quand je me suis mariée au bout d'un an, un peu plus d'un an, j'ai été enceinte. J'ai eu ma fille. Et au moment où j'étais enceinte, j'attendais ma fille elle m'a vu faire des brassières, tricoter.

Marie: Elle a dit ah vous savez tricoter? Très bien vous tricotez. Je ne l'aurais jamais imaginé Henriette: exactement. J'aurais jamais imaginé qu'une fille comme ça sache tricoter. Elle est venue dîner à la maison et elle voyait que je faisais une cuisine pas mal du tout. Elle était excellente cuisinière. Elle avait fait le cordon bleu. Elle avait fait des choses, mais moi, non. Moi, je faisais de la cuisine un peu...mais mais sympa et une cuisine. Et petit à petit, j'ai réussi

Marie: à l'amadouer

Henriette: à l'amadouer au bout d'une dizaine d'années. Si bien qu'à la fin, j'étais sa préférée, c'est-à-dire qu'elle était même un peu un peu injuste envers sa fille, sa propre fille. Car quand elle téléphonait ici, si ce n'était pas moi qui répondais, elle raccrochait. C'était moi qu'elle voulait.

Marie: D'accord, ben comme quoi. Dix ans de

Henriette: j'ai mis du temps.

Marie: Dix ans de travail

Henriette: J'ai mis du temps, mais elle a fini par se dire que ce n'était pas si mal, finalement au contraire.

Marie: vos défauts n'en étaient pas.

Henriette: Voilà

Marie: Pour la suite de l'entretien, sachez que André Martinet, immense ponte de la linguistique, était le mentor de Walter. C'était le père de toute une théorie de la linguistique, la théorie fonctionnelle. Alors, je vous invite à tester les limites de votre cerveau en vous renseignant sur le sujet. J'ai personnellement dû faire des schémas avec des papiers et des crayons pour être sûre de comprendre le B.A.BA de cette théorie. Et la force d'Enriette Walter. C'est entre autres de faire comme si c'était facile.

Marie: Vous êtes une linguiste reconnue partout dans le monde. Pourtant, vous avez eu deux enfants et vous avez été prof pendant une dizaine d'années avant de reprendre Henriette: exactement. J'ai été professeure d'anglais d'abord et ensuite j'ai repris. J'ai repris

Marie: y a 34 ans.

Henriette: Vous connaissez mon âge voilà, vous savez comment voilà. j'ai repris mes études.

Marie: Vous souvenez du déclic de pourquoi vous êtes dit allez, je reprends. J'ai envie d'apprendre de nouvelles choses.

Henriette: Je ne sais pas. J'ai été très aidée par mon mari.

Marie: ah c'était ma question d'après ce que vous avez été soutenue

Henriette: Gérard Walter était quelqu'un qui m' appréciait, qui me considérait, qui me considérait alors que j'étais très timide. Pour moi, j'étais, j'étais rien du tout. J'étais zéro et lui me mettait un petit peu sur un piédestal, d'une certaine manière. C'est aujourd'hui que je me rends compte. À ce moment là, je me suis pas rendu compte.

Marie: Vous avez été mariée, 61 ans,

Henriette: 61 ans

Marie: et c'est lui qui vous a poussé avec votre fils

et votre fille à vulgariser

Henriette: Oui, oui. Alors pour la vulgarisation, ce qu'il y avait, c'est que j'ai toujours raconté des histoires de langues à mes enfants, à mes deux enfants, petits,, même quand ils étaient petits. Donc, ça a été. C'était vraiment l'habitude.

Marie: Parce que vos livres rendent la linguistique presque presque facile, assez attirante. Par exemple, on adore apprendre que l'assiette, c'était l'endroit où on s'asseyait.

henriette: N'est ce pas

Marie: et pas le plat dans lequel on mangeait. à l'époque, on mangeait sur des (??).

Henriette: voilà exactement

Marie: après manger le pain à la fin?

Henriette: Après, bien sûr

Marie: parce que y avait la sauce et tout.

Henriette: Oui, c'est ça. Souvent, ce pain qui était plein de sauce était donné au Moyen-Âge, était donné aux gens, aux...

Marie: aux pauvres

Henriette: aux nécessiteux. Voilà donc c'est. Ou alors on le mangeait. Ou alors ils le mangeaient. Les gens mangeaient. D'ailleurs, je raconte que l'origine du mot copain, copain, c'est celui qui partage le pain.

Marie: C'est très biblique.

Henriette: Oui, c'est ça. C'est à dire que le morceau de pain était entre deux personnes. Et quand on était là, on était copains puisqu'on partageait le pain.

Marie: copain quoi

Henriette: Mon copain, copain, copain. Voilà.

Marie: La linguistique, c'est une chose... Là, vous vous rendez ça, même dans vos livres. C'est facile et c'est tellement ardu. Moi, j'ai lu, j'ai lu quelque chose, quelques travaux, André Martinet pour savoir où j'allais. Je ne comprends rien 'fin, c'étaient des mathématiques. C'est presque, c'est de la science.

Henriette: Alors moi, j'ai eu cette chance de rencontrer Martinet. Je suis allée, donc je suis allée à la Sorbonne pour faire des voilà. Mon quatrième certificat, c'était la linguistique générale, mais Martinet n'était pas rentré d'Amérique. Là, il était un Américain.

Marie: Il était professeur à Columbia

Henriette: l'année suivante il est rentré. Et j'ai dit quoi? Martinet, le grand machin, le grand type. Je vais aller à ses cours et j'allais à ses cours. Et je ne sais pas. Il m'a. Il m'a remarqué parmi ses élèves et il m'a demandé à un moment Voulez vous être ma collaboratrice technique à l'École pratique des hautes études? Et je dis oui, mais comment faire? J'ai dit mais je suis professeur à la Ville de Paris et, il me dit ça fait rien on va faire les démarches et on a fait les démarches.

Marie: et vous êtes devenue

Henriette: Je suis devenue machin.

Marie: D'ailleurs c'est lui qui signe la préface au moins du *français dans tous les sens*

Henriette: mais il en a signé. Il a signé toutes mes préfaces jusqu'à son décès, il est mort en 99.

Marie: vous étiez assez proches

Henriette: Ah oui, on était. On est devenus amis. Ils disaient que nous étions Gérard et moi, ses meilleurs amis.

Marie: Quand on lit, on sent bien qu'un mot ça peut nous embarquer de très loin, nous amener à d'autres mots. D'autres sons surtout que ça ouvre pas une, mais mille routes qu'on pourrait prendre avec des embranchements infinis à chaque fois. Ça vous arrive de vous perdre pendant des heures?

Henriette: Tout à fait tout à fait, de temps en temps, je suis bloquée. Je suis bloqué je dis je ne comprends plus rien. Je vois, je vois plus, je ne vois plus, je ne vois plus ce qu'il faut faire alors à ce moment-là. Qu'est ce que je fais? Ben je continue à lire d'autres livres, mais vous savez, la chose qui m'arrive, c'est que ce qui m'est arrivé, enfin, ce dont j'ai pris conscience au moment de la mort de Martinet. C'est moi qui ai fait le discours au moment de voilà. Et qu'est ce que je dois raconter là dessus? Oui, je voulais dire Martinet. Je voulais dire j'ai dit quelque chose à laquelle je tiens vraiment.

C'est que Martinet était un type tellement extraordinaire que même lorsqu'on croyait avoir trouvé quelque chose soi- même, se dire oui, ça, c'est moi, ça c'est moi, etc. On relit Martinet. C'était déjà là

C'était déjà, bien sûr c'était là, un peu en filigrane. Ça se voyait mal.

Marie: il avait l'intuition, elle était là

Henriette: voilà. et donc, voilà, la chance que j'ai eue, c'est d'avoir eu ce grand bonhomme.

Marie: qui vous a guidée justement un petit peu dans les recherches?

Henriette: alors il m'a beaucoup aidé eparce que il venait à mon séminaire. J'allais à son séminaire. C'était normal, mais il venait au mien pendant. Je ne sais pas combien d'années, 30 ans, il est venu à mon séminaire. Il est venu à mon séminaire des hautes études. Alors que j'étais une novice et que j'étais un peu intimidée de voir un grand bonhomme comme ça qui m'écoutait. C'est à dire que toutes les semaines, je passais mon temps à me dire qu'est ce que je vais inventer pour que

Marie: pour l'impressionner

Henriette: pour qu'il me gronde pas, enfin pour qu'il me dise pas écoutez c'est nul ce que vous racontez, ça, ça ne va pas du tout. Etc.

Marie: C'est une belle pression, en même temps, ça vous oblige

Henriette: grâce à ça

Marie: vous avez fait des cours extraordinaires

Henriette:. Il le faisait, c'était il était et il le faisait comme si j'étais sa fille. Vous voyez, comme si j'étais sa fille Intellectual, disons, mais il venait à la maison. Il était très gourmand, alors je lui faisais des choses. Alors il disait Vous savez, les fraises, les fraises, ça soignent la goutte, il avait la goutte. Si vous faites des fraises, c'est bien, ça soigne la goutte. J'ai dit vous êtes sûr, voilà, on plaisantait comme ça, mais il était gourmand et on avait. On avait des rapports. Je vous dis comme si c'était un peu la famille. Pas vraiment. Parce que moi, j'avais un tel respect pour lui que c'était le bon Dieu, si j'ose dire.

Marie: Mais je trouve qu'il y a un truc assez assez amusant. Vous parlez de cuisine et votre fille vous a déjà dit que si elle vous disait toujours qu'il manquait un truc dans un plat, ça, c'était pour que vous le refassier. Parce que sinon, une fois qu'on vous disait que c'était bon, vous refaisiez plus jamais le plat

Henriette: exactement

Marie: en fait vous avez toujours cette espèce de soif

Henriette: d'apprendre.

Marie: de nouveauté quoi vous n'allez pas refaire un truc que vous avez tout à fait

Henriette: exactement, exactement Vous savez, cette histoire de ma fille, oui, c'est vrai. Mes enfants ont été, m'ont aidée là dessus aussi. c'est vrai

Marie: mais votre vrai plaisir c'est l'apprentissage permanent.

Henriette: Mais c'est vrai que j'ai fait de la cuisine quand j'ai fait ce livre. Mon dernier livre. Comment? Comment? Je l'ai appelé déjà?

Marie: Vous l'avez appelé Les petits plats dans les grands l

Henriette: voilà Les petits plats dans les grands. Ca m'a rappelé mes débuts, c'est à dire que je faisais de la cuisine. Mais j'ai jamais appris à faire la cuisine. J'ai juste regardé la cuisinière quand j'étais petite. J'étais jeune, j'étais, toujours fourrée dans la cuisine, et je regardais la cuisinière travailler, c'est tout. Et puis, il y a la gourmandise, la gourmandise, mais la gourmandise.

Marie: Bah ouais la gourmandise. Mais c'est pour ça que je fais le parallèle. Vous avez raison, vous vous approchez la linguistique aussi avec une forme de gourmandise.

Henriette: Oui

qu'est ce que je vais encore découvrir là-dessous quoi.

Henriette: Que je vais découvrir? Oui.

Marie: Alors, les langues, c'est beaucoup de choses dans la linguistique et dans les langues. Il y a énormément de choses. J'ai trouvé dans vos livres que c'était souvent employé, parfois la langue, comme une résistance. Je pense à ce dans Le français dans tous les sens. Vous racontez l'histoire des turcophones du nord de la Grèce, par exemple?

Henriette: Exactement. Oui, c'était une de mes étudiantes qui avait fait un travail, là dessus. Souvent, c'est une résistance également avec, puisque j'ai enseigné à Rennes pendant de nombreuses années en Haute-Bretagne. Il y a le

Marie: le diwan

Henriette: le gallo. Le patois. Le patois et les gens. Les jeunes que j'ai fréquentés là disaient que le patois, pour eux, ils le prenaient un petit peu comme un drapeau, c'est à dire pour montrer ce qu'ils étaient.

Marie: La langue, c'est un territoire

Henriette: la langue. C'était une voilà, c'est nous.

Marie: La langue, c'est le patois, mais c'est bon de rajouter que vous mettez absolument rien de péjoratif derrière le mot patois, puisque le français lui-même n'est qu'un patois du latin. Et alors, en parlant du latin et de cette époque là, j'ai été très surprise par cette histoire de la lieue gauloise qui est restée dans notre mémoire pendant des siècles. Typiquement, ça, c'est un acte de résistance.

Henriette: n'est-ce pas. Et oui, oui, c'est une résistance encore.

Marie: Oui, c'est une unité de mesure gauloise. Un des seuls trucs qu'on a gardé des gaulois Henriette: on l'a oublié depuis longtemps, et non elle est là, mais on dit à des lieues. C'était à des lieues de je ne sais quoi

Marie: puis à la botte de sept lieues. Et puis on comptait en lieu et là bas et là bas

Henriette: bottes de sept lieues. C'est vrai.

Marie: Et puis, la langue, ça peut aussi être un outil de revendication, mais un outil d'exclusion aussi. Et c'est très ça peut être très vrai avec notre pratique du français. On est assez fort, les Français pour ça d'exclure par la maîtrise de la langue.

Henriette Oui, c'est vrai, c'est vrai. On se dit oui. Elle parle même pas français, français quand ils apprennent le français. D'abord qu'elle apprenne le français d'abord, le français d'abord.

Marie: Et ça, vous croyez que c'est du haut piédestal sur lequel les Français mettent la langue française? Il y a une sorte d'espèce

Henriette: ils sont fous.

Marie: Sacralisation, ce qui n'existe pas ailleurs?

Henriette: Ah oui, oui, ils sont fous. Les Français sont fous. Ils y tiennent. Ils y tiennent. Et puis, ils ont une autre, une croyance. Ils croient que l'orthographe, c'est la langue, alors que c'est pas vrai. L'orthographe, ça n'est rien. C'était un habit. Un habit que l'ont met sur la langue parce que parce que c'est l'écriture qui est importante, le fait d'écrire qui est important. Ça permet de donner

une une temporalité plus grande à ce qu'on dit, mais pas l'orthographe, allons donc.

marie: L'orthographe on s'en fiche

Henriette:L'orthographe, c'est de temps en temps, un peu un petit peu saugrenu. C'est un peu un peu fou, irréel, mais c'est amusant d'aller chercher les raisons pour lesquelles tel mot se prononce comme ça s'écrit comme ça.

Marie: oui parce que c'est là qu'on a l'histoire

Henriette: On retrouve tout. Vous connaissez...Je ne l'ai pas écrit quelque part. Je ne suis pas sûre que

Marie: vous voulez dire que c'est une exclusivité

Henriette: Evénement. Le mot évènement. J'ai rien écrit là dessus, mais je vais vous raconter un truc sur évènement évènement. la norme c'est "é" accent aigu "vé" et accent aigu de nouveau, nement. Bon. Et pourquoi est ce que ce deuxième et "é" c'est un "é" et pas un "è". Alors qu'on dit évènement, pourquoi?

Il y a une raison et je l'ai trouvée, je l'ai trouvée grâce à des études qui auraient été faites et une thèse qui a été faite. On sait que dans les premières éditions du Dictionnaire de l'Académie. Vous savez à cette époque que les caractères, c'était le "é" étaient avec la voyelle eux était avec son accent collé était.

Marie: Il y avait une touche pour chaque, ouais

Henriette: Et puis bon, à l'époque où on a, on a distingué entre le "é" accent aigu et le grave.L'imprimeur, au moment d'imprimer cette

version du Dictionnaire de l'Académie, n'avait plus d'accent grave, parce que c'était au début, il n'y en avait plus. N'en ayant plus il se dit je ne vais pas laisser les choses passer. On ne peut pas laisser passer. Qu'est ce qui me reste, des "é" accent aigu? Je vais mettre des "é", accent aigu. Il y a, je suis allée vérifier dans cette même édition du Dictionnaire de l'Académie. Un peu plus loin, le "è" accent grave est revenu dans mon nom.

Marie: d'accord donc à la base, c'est juste une pénurie d'accent grave.

Henriette: C'est juste ça, c'est ça.

Marie: Et maintenant, on est prêt à monter sur ses quatre chevaux en disant attention, c'est comme ça que ça s'écrit le français

Henriette: Et puis vous n'êtes pas cultivé, etc. Mais c'est vous qui n'êtes pas cultivé parce que vous ne savez pas ça. Voyons, voyons. Oui, bien sûr.

Marie: Et c'est cette habitude que les Français ont en parlant de même de dire la langue qu'ils sont en train de parler. Ce n'est pas français.

Henriette: Oui, c'est, ça. ça ça n'est pas français, oui je le dis dans Le français dans tous les sens. C'est comme l'histoire du déconfinement. Ils disent les gens disent je l'ai entendu à la télévision ou la radio. mais, le mot de déconfinement, ça n'existe pas, je dis mais ça ne va pas la tête.

Marie: C'est juste qu'on a le droit de créer des mots avec la structure Henriette: La négation par "dé" en français, ça, ça existe donc cause? Pourquoi pas? Profitons en

Marie: D'ailleurs, en parlant de création de mots, la féminisation des mots, vous écriviez déjà dans les années 80, on voit que le refus du féminin n'est pas lié à une impossibilité inhérente à la langue. Pas de raison, mais à une résistance. Encore la résistance qui tient à des préjugés très profondément ancrés chez les usagers. On refuse la féminisation, surtout si la fonction est prestigieuse. Professeur, chirurgien, directeur, alors que pour greffière bouchères, la on se gêne moins. Vous disiez à l'époque si on tient à féminiser les noms de profession, il faudrait attendre que ça bouge dans les esprits.

Henriette: Mais est-ce que ça a bougé?

Marie: Je n'ai pas l'impression que c'est tellement bougé. J'ai même l'impression parfois qu'il y a des temps en temps. Les gens sont de plus en plus crispés par rapport à il y a vingt ans, trente ans.

Henriette: Mais vous savez, je ne sais pas si vous aviez l'intention de parler, de ça. Mais le fait de mettre, vous savez, les points.

Marie: Bien sûr, j'allais vous parler de ça. l'écriture inclusive.

Henriette: L'écriture inclusive, je dis que finalement, les personnes qui ont promu cette chose de cette chose ont complètement tort. je pense que c'est même contreproductif. Je pense que c'est tellement difficile de se souvenir de se dire, et puis c'est tellement long, c'est tellement, on en arrive pas à lire la phrase totale, pas parce

qu'il y a les points, etc. que ça met les gens en difficulté. Et ce n'est pas très bon de mettre les gens en difficulté. Donc, j'ai l'impression que c'est contre productif parce que les gens en difficulté,

Marie: vous vous trouvez que c'est vraiment dur à lire quelque chose en écriture inclusive?

Henriette: c'est très embêtant.

Marie: à force on photographie les mots et on les reconnait

Henriette: C'est très embêtant, avec le point le e qui vient, quand il y a en plus un pluriel qui s'ajoute, c'est complètement désagréable.

Marie: Mais est ce que vous ne trouvez pas que les réactions sont même assez épidermiques, sont assez violentes sur ce genre de sujets?

Henriette: Oui, oui, c'est ça. C'est à dire qu'il y a d'un côté les femmes, les féministes, disons, et puis de l'autre côté, les les autres, les gens qui ne sont pas féministes, les gens qui sont contre le féminisme, et puis les gens qui sont neutres. Comme moi. Moi, je suis neutre, je suis neutre, mais simplement, ça, ça je ferai, jamais ça, c'est sûr je ne vais pas le faire. C'est sûr que je ne le fais pas et c'est sûr que je dis aux gens Méfiez-vous! Je dis aux féministes Méfiez vous, ça ne va pas vous servir.

Marie: Mais si on vous demandait, vous dirais pas que vous êtes féministe? vous l'êtes nécessairement un peu ? Henriette: Je suis, mais je suis féministe. Je suis, je ne suis ni féministe ni pas féministe. Je suis une femme et je pense que l'égalité des hommes et des femmes, c'est normal.

Marie: Donc vous êtes féministe

Henriette Bon j'ai,, si vous voulez, moi, je n'ai pas souffert dans ma carrière du fait que j'étais femme, une femme. Bien sûr, il y a quelques hommes qui sont passés devant moi dans ma montée en grade de l'université, mais ce n'était pas grave parce que finalement, je

Marie: mais vous en avez peut être vu d'autres, souffrir

Henriette: Exactement. J'ai, voilà

Marie: en tout cas la langue. C'est en ce moment. J'ai l'impression que c'est un vrai territoire politique en France, c'est à dire que ça, on s'affronte beaucoup sur le sujet et que ça cristallise énormément de choses sur le féminisme.

Henriette: Alors, vous avez vu les dix petits nègres? Vous avez, vous avez entendu ça aujourd'hui réédité. Maintenant, ils étaient 10 et non pas. Il n'y a pas le mot nègre. C'est marrant et ils ont enlevé les 60 fois où dans le livre, il y a le mot nègre. Ils ont remplacé par soldat.

Marie: C'est bizarre de choisir soldats, mais en revanche, aux Etats-Unis, le changement a eu lieu en 1939 de remplacer l'anglais bien avant. Le livre s'appelait plus Les 10 petits nègres en 1940 il s'appelait déjà And then they were 9. les autres

crispations, ça aussi, par exemple sur l'anglais qu'on voit arriver en masse. Or, vous rappelez dans Honni soit qui mal y pense, que deux tiers de la langue anglaise est emprunté au français. Ce n'est pas un juste retour à l'envoyeur de parler un petit peu anglais

Henriette: très longtemps et très longtemps on ne pouvait être considéré-e comme un homme ou une femme cultivée que si on disait des mots d'origine française

Marie: en Angleterre vous voulez dire?

Henriette: en Angleterre et même en Amérique

Marie: ouais parce que c'était la langue

Henriette: c'était la langue chic. tandis que l'anglo saxon, c'était la langue de paysans. Voilà.

Marie: Cette conversation sur l'écriture inclusive, elle a continué sur le pas de la porte quand on quittait l'appartement d'Henriette Walter et le reproche qui m'a semblé le plus fondé sur cette question, c'était que mettre les gens en difficulté dans la lecture, c'était un petit peu se les mettre à dos. Un peu comme quand on va voir une pièce de théâtre ou un film où on ne comprend rien. On a l'impression que le ou la réalisateur.trice fait exprès pour qu'on se sente con. Ça finit toujours par mettre en colère. Vous me direz cette colère elle mérite peut être aussi qu'on s'y arrête, on la questionne, mais du coup, j'aimerais savoir si vous vous trouvez ca vraiment difficile à lire l'écriture inclusive? J'ai personnellement l'impression et c'est peut être après tout, lié à la façon dont nos différentes générations ont appris à lire que ça ne ralentit pas du tout ma lecture. Je vous laisse me dire

Marie: je vais vous lire à un tout petit bout d'une chanson qui est sortie maintenant il y a trois ans, qui s'appelle Djadja. Venez allez me dire si vous comprenez quelque chose. Oh Djadja, y a pas moyen Djaja, j'suis pas ta catin Djadja, genre En Catchana baby tu dead ça.

Henriette: Rien

Marie: rien?

Henriette: rien, Djadja.

Marie: Je vous dis ça parce que vous avez dit un jour en interview que vous adoriez la chanson de Jacques Dutronc, Il est cinq heures. Paris s'éveille.

Henriette: Laquelle?

Marie: Il est cinq heures. Et que ce que vous aimiez particulièrement dans cette chanson, c'est à la fin Jacques Dutronc. Il dit Je n'ai pas sommeil et moi, je sais que ce qui vous plaît dans la linguistique, c'est encore une fois que les langues n'ont jamais sommeil et qu'elles sont très vivantes.

Henriette: C'est exactement exactement. Oui, parce que c'est à dire comme il y a un espoir. Je n'ai pas sommeil, je vais, je vais recommencer. On continue.

Marie: Du coup, je vous le lisais, ce bout de chanson d'une femme qui s'appelle Aya Nakamura. Pour vous demander ce que... 'fin vous n'êtes pas gênée par l'utilisation de l'anglais comme ça

Henriette: Pas du tout, pas du tout. Le tout c'est que j'aime bien quand on me donne des choses bizarres comme ça, mais qu'on me dise qu'est ce que ça veut dire?

Marie: oui oui, je vais vous envoyer une explication de texte. Je vais pas vous la faire maintenant promis je vous l'envoie. Vous me dites si, si. La question est très personnelle. Mais vu l'importance des mots, des mots pour vous, je me suis demandé pourquoi et je change complètement de sujet. Pourquoi votre fille avait changé de nom? Hector Obalk il s'appelle votre fils.

Henriette: Alors avec avec mon mari, nous avons beaucoup ri quand il a changé de nom. Il était très jeune et on riait et on s'est dit eh bien voilà. Il était adolescent, donc très jeune, et j'ai dit bah voilà, c'est comme ça qu'il a fait qu'il a tué le père, c'est à dire que on n'a jamais eu d'ennuis avec lui. On n'a pas eu cette période où les adolescents sont contre les parents. Les parents ne comprennent rien. Je suis, je suis quelqu'un que je suis, un génie. Mais mes parents ne voient pas que je suis un génie 'fin des trucs comme ça, on n'a pas eu, on a pas eu et je pense que c'est comme ça qu'il y a. Il a dévié son désir de tuer le père sur les mots, sur les mots, le surintendant sont du ressort de renom. Maintenant, Hector, c'est quand même son deuxième prénom. Il s'appelle Éric, Hector, Éric, Hector, Walter. Hector, c'est son deuxième prénom. Mais moi, je continue à l'appeler Éric. Pourquoi? Mais simplement parce que Hector, c'est le prénom de mon père. Et c'est pas le prénom de mon fils.

Marie: Ah donc, c'est un hommage hommage en rébellion

Henriette: et en même temps hommage à son grand père qu'il n'a pas connu. Il est né quelques mois après la mort de mon père.

Marie: C'est lui qui vous a poussé aussi beaucoup à transmettre vos savoirs au plus grand nombre, votre fils?

Henriette: mon fils?

Marie: ou qui vous a aidée dans la...plutôt votre mari?

Henriette: je ne sais pas. Ah sisisi! Bien sûr que c'est lui. on laisse, on laisse des choses passer comme ça. Pour le français dans tous les sens. Jusque là, j'avais fait des livres pour les pufs, c'est à dire des livres illisibles, complètement illisibles, immangeable, comme disait mon mari, qui étaient pour les étudiants, qui était très, très savants, c'était bon. Et un jour, je reçois un coup de téléphone de Laurent Laffont, le fils de Robert Laffont, qui me dit voilà, je lui dis vous voulez parler à mon fils? Parce que il avait l'âge de mon fils. Il me dit pas du tout. C'est à vous que je veux parler et je voudrais que vous fassiez un livre pour nous. C'était mon fils qui lui avait parlé, qui lui avait dit que tu sais maman, maman et linguiste, etc. Mais elle fait des livres, papa nanan. Mais je t'assure qu'elle pourrait, etc. C'est comme ça que j'ai commencé quand j'ai écrit le français dans tous les sens.

Marie: Vos parents, ils avaient la nationalité française en Tunisie?

Henriette: Oui. Mon père avait trois d'intentionnalité italienne, tunisienne et française ce qui fait que moi, dans mes papiers. De temps en temps, j'ai fille de Hector Saada, Italien ou Tunisien. Non, pas français. Non, ils avaient deux, il était Italien et Tunisien.

Marie: Et ils sont restés en Tunisie après la décolonisation?

Henriette: Ils sont, ils sont venus. Ils se sont installés ensuite à Marseille.

Marie: D'accord.

Henriette: Après moi, enfin, au moment, au moment où il y a eu le décrochement du dinar par rapport au français... au franc, au franc Marie: donc après la, après 1954

Henriette: oui et ils sont morts tous les deux à Marseille

Marie: à Marseille.Et ils ont eu l'occasion de retourner quand même en Tunisie ou c'étaient des relations compliquées?

Henriette: On a gardé des choses en Tunisie. Enfin, on a tout perdu. Enfin, on a tout perdu. Mais on a gardé un peu, mais très peu

Marie: des gens?

Henriette: On a été. On a été. Les gens, y'a plus personne que je connaisse en Tunisie. Nous avions beaucoup de propriétés, mais elles ont été nationalisées donc on a perdu quoi.

Marie: C'est une histoire douloureuse?

Henritte: Non. Si vous voulez. Bon, je n'ai jamais manqué de rien et je ne vois pas pourquoi je pleurerais sur des propriétés d'Olivier que...

Marie; qui étaient pas les vôtres

Henriette: j'avais autre chose, si vous voulez. Grâce au fait que j'ai fait des études, etc. J'étais assez riche comme ça, donc ça m'est égal.

Marie: Et justement, est ce que qu'est ce que vous aimeriez transmettre et avoir transmis à vos enfants?

Henriette: Je crois que je leur ai déjà transmis le goût des langues. Ils parlent tous les deux, tous les deux, plusieurs langues, et ils n'ont aucune aucune crainte d'en apprendre une troisième ou une quatrième ou cinquième, etc.

Marie: Pas de timidité devant les langues

Henriette: Pas de timidité devant, devant les langues. Je crois aussi que tous les deux, mon mari et moi, on leur a transmis le goût du travail, de l'occupation, du travail. Et tous les deux travaillent. Et pour eux, ce n'est pas un travail, c'est un plaisir. Travailler dans le plaisir, voilà

Marie: Un certain rapport à l'apprentissage aussi, à la connaissance.

Henriette: Oui, voilà, c'est ça. Ils sont tous les deux aussi. Ils sont très différents l'un de l'autre, mais tous les deux sont travailleurs aux idées. Ils ne sont pas du tout paresseux. Ils sont travailleurs et avec beaucoup de plaisir. Avec, alors mon fils, c'est même enthousiaste. Il est complètement dans son monde. Attention, attention, lui, il n'y a que la peinture et la sculpture, l'architecture, etc. Donc, il est tout le temps, tout le temps là. Et depuis le décès de mon mari, il habite avec moi.

Marie: Ah bon?

Henriette: Il habite au rez -de -chaussée

Marie: et vous avez perdu votre mari à 5 ans.

Henriette: Il y a cinq ans.

Marie: Et parmi vos remèdes à la tristesse, il y a toujours cette, sortir de soi, de sortir de soi.

Henriette: C'est vrai que ça a été très dur pour moi puisque comme vous savez on a été mariés 61 ans

Marie: vous avez l'air d'avoir été un couple heureux l'air

Henriette: et que on faisait tout ensemble, on a même fait un livre ensemble sur Les sciences racontées à ma petite-fille. On a fait un dictionnaire ensemble, le dictionnaire des mots français d'origine étrangère. On faisait beaucoup de choses ensemble. On a appris, on est allés prendre des cours d'allemand ensemble pour apprendre à lire l'allemand et le comprendre. Pas forcément le parler. On est allé au Goethe Institut ensemble, on allait tous les deux, etc. Alors on est allé au, à l'Institut d'arabe pour apprendre l'arabe aussi. Mais alors là, c'était c'était. Les professeurs étaient tellement obnubilés par le fait qu'il faut savoir écrire l'arabe. C'est à dire qu'on a commencé par faire des mois d'écriture. Très joli. On aimait bien écrire l'arabe, mais ça ne suffit pas d'écrire arabe encore plus. De plus, en arabe, on ne met pas les voyelles. On ne note pas les voyelles à la fin, mais au début, on lit les notes. Pour les étrangers, justement. Donc, on est bon. On a appris à écrire l'arabe, c'est bon. Et donc c'est vrai que quand il est décédé, j'ai. Je pensais que j'étais très, très forte et je disais à mes enfants Ne vous en faites pas, ça va, ça va, vous en faites pas, ça va et. En fait, mon corps n'a pas voulu accepter, mais j'ai été très malade, j'ai été très malade, au point que ma fille et ma ma soeur se relayaient ici pour dormir près de chez moi parce que ce sont dit. Elles se sont dit mais il est mort et elle va mourir. Je ne pouvais plus manger.

Marie: c'est votre corps qui vous a dit non non ça va pas.

Henriette: Et je ne pouvais plus avaler. Je vomissais donc dès que je me forçais à manger parce que je savais qu'il fallait que je mange et dès que je prenais, je vomissais.

Marie: C'est presque votre corps qui vous disait...

Henriette: il n'a pas voulu. Il a dit non, non, non, non, mais voilà.

Marie: Alors comment vous êtes sortie de ça?

Henriette: Petit à petit, petit à petit. J'ai été soignée. Ça n'a pas été. Ça a été lent. Oui, ça a été long.

Marie: Ça ne peut être que l'on a été long, j'imagine.

Henriette: J'ai eu une façon on peut dire que j'ai été beaucoup aidée par ma petite soeur. J'ai une petite soeur qui a 14 ans de moins que moi et qui venait de faire un livre, mais qui est un livre de souvenirs de sa vie. Et elle me disait: Écoute, j'arrive pas à continuer, je ne vois pas, je suis bloquée, je suis bloquée. Tu veux pas m'aider? Je l'ai aidée à terminer son livre. Ça m'a sortie de moi. J'avais une autre chose et elle a fini par le faire, etc. Et ça, ça, ça a marché.

Marie: et vous pensez qu'elle avait vraiment besoin de vous?

Henriette: Elle avait besoin et moi, j'étais contente de l'aider. Donc elle venait avec son ordinateur. Elle était là et se mettait en face de moi avec son ordinateur. Et on lisait ensemble je disais non non là ça va pas. Tu as déjà dit ça, tu ne vas pas répéter et ça, ça m'a permis de m'en sortir. Et après, j'ai fait d'autres livres.

Marie: Et c'est une question que je pose à tous mes invités. Est ce que vous avez peur de la mort parce que c'est quelque chose qui vous regardez avec...

Henriette: Non, mais depuis que, depuis la mort de mon mari. J'y pense

Marie: alors qu'avant, non?

Henriette: Alors maintenant, évidemment, j'ai l'âge. L'âge où il faut y penser. Enfin, bien sûr, je ne sais pas comment etc. Mon souci, c'est me dire. Mes enfants vont avoir un travail fou avec tous mes papiers. Là, il faut que je range un peu avant que je meurs, avant de mourir. Voilà donc j'essaye de ranger, mais comme je reprendrai d'autres travaux, regardez tous les livres qui sont là. Là, je range un peu, mais pas tellement. Et finalement, bon ils auront du travail.

Marie: mais oui, ils se débrouilleront

Henriette:. Je vais leur dire écoutez, ça n'a aucune importance. Vous pouvez jeter les choses. C'est pas grave.

Marie: Les objets, c'est pas grave?

Henriette: Les objets, c'est pas grave.

Marie: Et j'ai une toute dernière question qui est est ce que vous pensez que c'était mieux avant? avec vous, mettez ce que vous voulez dans cette question.

Henriette: Ah. C'était mieux avant. Qu'est ce qui était mieux? J'ai pas l'impression. Je n'ai pas l'impression. De même que je n'ai pas l'impression que ma vie personnelle en Tunisie, je n'ai pas l'impression qu'elle était mieux que la vie que j'ai ici que j'ai eu ici finalement ici. Je me suis vraiment épanouie et je pense qu'en Tunisie, je ne l'aurais pas fait. Donc voilà pour ce qui est de tout, tout, tout. Tous les gens qui sont autour de nous. Il y a une chose que je regrette, c'est que je n'arrive plus à m'intéresser à la chanson nouvelle

Marie: ah Djadja et tout ça vous a pas...

Henriette: Le rap et tout ça, c'est pas tout à fait. Je ne sais pas. Ce n'est pas vraiment mon truc quoi.

Marie: Vous avez réussi à suivre avant ça, jusqu'à y a pas si longtemps

Henriette: les chansons. Moi, j'aimais bien la chanson française, la chanson qui raconte des histoires, voilà un texte. Voilà Aznavour, Aznavour. Tout ça, toutes ces choses là. Brel, j'adorais.

Marie: Il vous manque un peu de la chanson.

Henriette: Je regrette beaucoup parce que chaque fois que je tombe sur une nouvelle, quelque chose de nouveau, je me dis que bon, je vais écouter ça. Je n'arrive pas à entrer là dedans. Il est temps que je disparaisse.

Marie: On va vous faire une playlist avec des morceaux qui vont vous plaire! promis, promis. Ah nan, tout de même pas. avec tout ça se produit musicalement. On va bien trouver quelque chose.

Henriette: Oui, c'est vrai, mais c'est vrai, ça me fait. Ça me fait de la peine parce que pour moi, la vie, la musique, les chansons, c'était, c'était quelque chose d'important. Mais c'est vrai que j'y réfléchissais l'autre jour. J'entends de nouveau cette nouvelle musique et j'entends beaucoup de rythme et très peu les paroles. Alors là, ce qui me plaît pas mal, c'est quand c'est du texte sans rien. Vous voyez du genre

Marie: du slam?

Henriette: Oui

Marie: Grand Corps Malade quoi?

Henriette: Du genre Grand Corps Malade. Ça, oui,

ça, j'aime bien.

Marie: ah voilà!

Henriette: Mais ce n'est pas de la chanson

Marie: c'est pas tout à fait de la chanson. Merci

beaucoup, Henriette Walter pour votre temps

Henriette: Merci.

CREDIT